

ROLAND BARTHES

Œuvres complètes

TOME V

1977 - 1980

Nouvelle édition revue, corrigée et présentée
par Éric Marty

ÉDITIONS DU SEUIL

Soirées de Paris

Ce pays : où il est possible que les boy-scouts aient mauvais genre. J'en ramène trois à la ville : un peu déguenillés, cheveux longs, dépeignés, chapeau fantaisie en bataille, chapeau coquin – et cependant fanion, badges, salut scout, phraséologie (« les scouts sont frères de tout le monde »). Cuisses nues, le « respectable » bandait, pendant que les autres chantaient des chansons scouts tristes (histoire d'un orphelin).

Au-dessus de la porte, dans le ciment, le maçon Ahmed Midace a gravé ces mots en grandes lettres maladroites : CUISINE PAR FORCE. Le père ne voulait pas de cette cuisine ajoutée, la mère la voulait.

Deux adolescents nus ont traversé lentement l'oued, leurs vêtements en paquet sur la tête.

Paix d'une djellaba (de dos) sur un âne, le signe qui se répète de temps en temps dans la campagne.

Ce texte a été vraisemblablement écrit au cours du séjour que fit Roland Barthes au Maroc en 1969-1970 où il fut invité à enseigner à l'université de Rabat.

24 août 1979¹

*Eh bien, nous nous en sommes bien tiré.
Schopenhauer (sur un papier, avant de mourir)*

(Hier soir.) Au Fiore où je lis un *Monde* sans événements, à côté de moi, deux garçons (je connais de vue l'un d'eux et même nous nous saluons ; il est assez joli à cause de ses traits réguliers, mais a de gros ongles) ont discuté longuement du réveil par téléphone : cela sonne à deux reprises, mais, si l'on ne se réveille pas, c'est tout ; tout ça, maintenant, c'est sur ordinateur, etc. Dans le métro, assez plein, me semblait-il, de jeunes étrangers (peut-être les gares du Nord et de l'Est), un guitariste genre folk américain faisait la manche dans un wagon ; j'ai soigneusement choisi le wagon voisin mais, à Odéon, il a lui-même changé et est monté dans mon wagon (il doit faire ainsi tout le train) ; voyant cela, je suis descendu en vitesse et suis remonté dans le wagon qu'il venait de quitter (la manche me gêne toujours comme une hystérie et un chantage, une arrogance aussi, comme si cela allait de soi que cette musique ou la musique me fasse toujours plaisir). Je suis descendu à Strasbourg-Saint-Denis, la station résonnait très fort d'un saxophone solo ; j'ai aperçu dans le détour d'un couloir un jeune nègre mince qui en jouait et produisait ce bruit énorme, « Inconsidéré ». Caractère *déjeté* du quartier. J'ai repéré la rue d'Aboukir, pensant à Charlus qui en parle ; je ne savais pas qu'elle aboutissait si près des Boulevards. Ce n'était pas encore huit heures et demie, j'ai traîné un peu avant de me retrouver à la minute dite devant le 104 où Patricia L. devait descendre m'ouvrir la porte. Le quartier était désert, sale, un vent froid d'orage soufflait très fort et soulevait d'énormes déchets d'emballage, résidus du trafic de ce quartier de confec-

1. [En note, en haut de page :] Daté du jour où j'écris ; se reportant en principe à la veille au soir.

tion en gros ; j'ai découvert une petite place triangulaire (rue d'Alexandrie, je crois) ; c'était charmant et sordide, il y avait trois vieux platanes (je souffrais de leur manque d'air), des bancs, de forme inhabituelle : sortes de bacs en bois marron, et sur un côté une bâtisse basse et bariolée ; j'ai pensé à un petit music-hall très pauvre, mais non, c'était encore une maison de confection ; à côté, sur un pan de mur, une énorme publicité cinématographique (Peter Ustinov entouré de deux jeunes femmes) ; j'ai poussé jusqu'à la rue Saint-Denis ; mais il y avait tant de prostituées qu'on ne pouvait vraiment « traîner » sans que ça prenne un autre sens ; je suis revenu sur mes pas, c'était ennuyeux, aucune devanture à regarder, et me suis assis une minute sur l'un des bancs de la petite place ; des enfants y jouaient à la balle en criant ; d'autres s'amusaient à se lancer très fort et à se laisser tomber sur les énormes ballots de papier que le vent commençait à faire voler et à disperser. Je me suis dit : ce que ça fait cinéma ! Il faudrait que je [tourne] cela pour l'insérer dans un film ; j'ai un peu divagué : imaginant une technique qui me permettrait de filmer immédiatement la scène (une caméra *partielle* à la place d'un bouton de ma chemise), une autre aussi qui ferait de cette place animée par le mauvais vent un décor où l'on pourrait transporter¹ après coup un personnage. Je me suis enfin rendu au 104, non sans rêver encore, terrifié par la puissance de cafard de ce coin, en passant devant l'hôtel Royal-Aboukir (quel nom !). Tout cela était comme un coin déshérité de New York, à la petite échelle parisienne. Au dîner (il y avait un bon risotto mais le boeuf, naturellement, n'était pas cuit du tout), je me suis senti bien, à cause des amis : A. C., Philippe Roger, Patricia et une jeune femme, Frédérique, vêtue d'une robe assez habillée, dont le très beau bleu, rare, m'a apaisé ou tout au moins euphorisé ; elle ne disait pas grand-chose, était présente cependant et j'ai pensé que ces présences attentives et marginales étaient nécessaires à la bonne économie d'une soirée (André T. exagère cependant). On a parlé de ce qu'ils appelaient les « histoires plates » (« A la gare de Victoria, en Angleterre, j'ai rencontré une Espagnole qui parlait français »), en s'exaltant et contestant sur la définition du concept ; on a parlé aussi de Khomeyni (j'ai dit combien je regrettais qu'aujourd'hui on n'ait que des informations, jamais d'analyses, que personne ne nous dise, par exemple,

1. [Roland Barthes semble avoir écrit j] transformer.

où en est le jeu des classes sociales en Iran, regretant, sur ce point, Marx), puis de Napoléon (parce que je suis en train de lire les *Mémoires d'outre-tombe*). Je suis parti le premier vers onze heures et demie, j'avais très très envie de pisser et, craignant de ne pas trouver de taxi et de devoir prendre le métro, je suis entré dans un bistrot du Boulevard, face à la porte Saint-Denis ; dans un coin, tassés près de la porte des toilettes que je peux à peine ouvrir, trois êtres indéfinissables (mi-merlans, mi-efféminés) parlent d'une prostituée marseillaise (à ce que j'ai compris) ; un bel Asiatique tatoué (je voyais le bleu-vert du tatouage dépassant la manche courte de sa chemisette) entraînait un compare à jouer aux flippers. Le garçon du bar et la tenancière, vulgaires, fatigués, gentils : je me suis dit : quel métier ! Le taxi puait la crasse et une odeur de pharmacie – interdisait cependant formellement (par un macaron cigarette sur sens interdit) de fumer. Au lit, pendant qu'à la radio Germaine Tailleferre débilitait avec entrain des platitudes et des vanités, avec une voix et une diction que j'adore, attendant avec impatience que les disques de Stravinski et Satie soient finis pour la retrouver, au lit, donc, j'ai regardé les premières pages d'un texte, *M/S*, qui vient de paraître au Seuil (F. W. m'en avait parlé), me demandant ce que je pourrai en dire et ne trouvant – quoique ce fût bien écrit et sympathique – que : « ouais, ouais », puis j'ai continué, passionnément, l'histoire de Napoléon dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Après avoir éteint, j'ai remis un peu de radio : une voix de soprano acide et fragile filait un air classique (genre Campura) insipide (ils se ressemblent tous), j'ai coupé.

25 août 1979

Simplement, au Flore, avec Eric M., où nous prenons des Francfort, des œufs à la coque et un verre de bordeaux. Personne à fixer. Un barbu grisonnant, argenté, vient à ma table et renouvelle une invitation qu'il m'a faite, dit-il, de venir, tous frais payés, à son Institut de communication ; comme je suis évasif, il ajoute tout de suite quelque chose comme : « Nous sommes politiquement tout à fait indépendants » (je n'y pensais pas, mais plutôt à l'ennui de plusieurs dîners à passer avec le type à Buenos Aires – il fallait communiquer en anglais). Un jeune garçon vient s'asseoir seul ; sa race est irréparable (seuls les yeux en amande sont

étrangers) : il porte une veste étriquée, mais cependant sombre, habillée (du moins genre Belle Jardinière), un col en désordre, une mince cravate nouée serrée, tout cela terminé (ou commencé) par d'étranges souliers en daim rouge. Passe le type qui vend *Charlie-Hebdo* ; sur la couverture, dans le goût bête du journal, un panier de têtes verdâtres comme des salades : « 2 F la tête de Cambodgien » ; or, précisément, un jeune Cambodgien entre affairé dans le café, voit le dessin, visiblement s'étonne, s'inquiète et achète le journal : tête du Cambodgien ! Pendant tout cela, avec Eric, à petits pas nous discutons du journal intime ; je lui dis que je veux lui dédier le texte que je viens de faire pour *Tel Quel*, et son plaisir, si spontané, me touche (petite joie de la soirée). Il me raccompagne par la rue de Rennes, s'étonne de la densité des gégolos, de leur beauté (je suis plus réservé), me raconte avoir été blessé par Y. qui lui a rapporté que P. a dit du mal de lui (incident de réseau, dans la manière peittement manipulatrice de Y.). Au lit, le soir, au son de *Casse-Noisette* (donné pour illustrant la musique fantastique !), je poursuis un peu le dernier Navarre (mieux que les autres) et *M/S* (« ouais, ouais ») ; mais ce sont comme des devoirs et, une fois ma dette un peu payée (à température), je referme et reviens avec soulagement aux *Mémoires d'outre-tombe*, le vrai livre. Toujours cette pensée : et si les Modernes se trompaient ? S'ils n'avaient pas de talent ?

26 août 1979

Au Bonaparte, où j'attends Claude J. pour dîner, Gérard L. me tombe dessus (je déteste ces rencontres à l'improviste, tant j'aime être un peu seul dans un café pour regarder de-ci de-là, penser à mon travail, etc.) : il est plus paumé que jamais ; d'un discours peu cohérent, débité avec son sourire doux sous ses cheveux frisés et ses yeux bleus ou myopes ou étonnés derrière ses lunettes rondes, il ressort qu'il a lâché sa chambre pour partager l'appartement d'un type, dans l'espoir d'y avoir la place de peindre tant que l'Ecole des beaux-arts est fermée (durant l'été) ; or le type est fou, lui fait une vie dingue. — Quel âge, le type ? — Vingt-quatre ans, peintre. — Il te drague ? — Mais non, précisément (comme si c'était cela qui gênait G. L.), il est fou, etc. Je le sens si absolument paumé, au fond d'une demande éperdue, totale et comme inconditionnelle, que cela m'excite, comme d'un esclave à dis-

position, et aussi, toutes choses mélangées, cela me touche, pensant à la joie, au soulagement qu'il aurait si je lui disais tout d'un coup : *eh bien, viens*. Je me retiens, ce serait fou. — Claude J. arrive, en tricot ; dehors il pleut dur, il fait froid. On hésite interminablement sur le restaurant, il me donne superbement la liberté de choisir, mais cette liberté-là est comme toujours un cadeau assommant, dont je ne sais que faire ; il me parle d'un « restaurant de viande », près du Collège ; bien que l'idée m'en dégoûte et que je craigne que ce soit bondé (chose que je déteste dans un restaurant), j'ai une telle flemme de marcher sous la pluie que je préfère un restaurant loin (pour lequel il faudra prendre son auto) ; heureusement le restaurant de viande est fermé ; il ne reste plus qu'à aller chez Bofinger (ce qu'au fond je souhaitais dès le début, ayant actuellement la manie de cette brasserie, bonne mais chère). Le majordome m'y appelle par mon nom, ce qui me flatte et me gêne ; la salade de cresson est bonne et il y a, ce que j'aime beaucoup (depuis mes premiers voyages en Italie), du poisson et des légumes bouillis que j'arrose de vinaigrette. Claude J. me raconte son voyage en Turquie avec son ami J.-P. A ce que je comprends, beaucoup de nuits dans la voiture, arrivée dans des villes inconnues à une heure du matin, 11 000 km en vingt jours, toutes conduites qui me seraient impossibles. Pour moi, depuis le début, j'aimerais lui parler de mes difficultés de travail ; mais, comme toujours, lorsque je prévois de parler de quelque chose, j'en suis trop conscient et je ne dis rien. Finalement, j'expédie la chose (qui aurait dû faire toute une conversation) en une phrase. Arrive un groupe de personnes dont deux quinquagénaires barbues ; on dirait des jumeaux, la Nature réessayant une seconde fois ce qu'elle a mal fait ; l'un me fait de grands signes : c'est l'Argentin d'hier (au Flore) ; l'autre, me semble-t-il, vaguement, est un critique d'art. Plus loin, nous nous étions de deux garçons qui mangent en couple : ils paraissent pauvres, mal habillés, ils ont mauvaise mine, l'un a l'air d'un Nord-Africain, l'autre, à lunettes noires, a des grosses mains pas nettes de travailleur. Que font-ils ici ? Deux copains de travail en goguette ?

Je suis heureux, confortable, d'avoir à rentrer et me mettre au lit sans effort. A la radio, une voix de femme, menue, plate, blanche, lente, ennuyeuse et comme inadaptée, « demeurée », fait enchaîner une sonate de Beethoven (mais c'est joué par l'Argentin emprisonné : petit coup de démagogie) et un interminable disque de récitante japonaise, puis, non moins interminable, une grosse voix de chanteur indien. Tout cela tranquillement : programmes

dingues et ennuyeux, aux transitions obscures. Je continue avec plaisir les *Mémoires d'outre-tombe*. J'en suis aux *Cent Jours*.

27 août 1979¹

J'attends Philippe S. au Select (la Coupole étant fermée en cette fin d'août) ; la terrasse est encombrée, ce café m'est hostile – peut-être parce que inhabituel ; une femme seule : une « poule » ? Non, elle s'en va sans rien dire. Derrière moi, voix de femme bien timbrée ; parle à un type qui doit lui faire du gringue ; il est question d'horoscope ; on cherche les bons signes complémentaires du Sagittaire (que doit être le type) ; comiquement, tous sont complémentaires, « même le Taureau ». Le garçon parle avec un client ; on ne peut obtenir son attention avant qu'il n'ait soigneusement fini sa phrase, comme on plie sa serviette (scène proustienne : coup de sonnette des patrons à la cuisine). Nous allons dîner à la Rotonde, dans un box ; à côté, un petit vieux très excité fait du gringue (encore) à une femme plus jeune, un peu édentée. Nous parlons de Chateaubriand, de la littérature française, puis du Seuil. Avec lui, tous jours euphorie, idées, confiance et excitation de travail ; il enfamme l'idée que j'avais eue d'écrire une Histoire de la littérature française (par le Désir). J'ai eu le tort – et l'idée bizarre, inhabituelle – de prendre un alcool de poire pour fumer un second cigare et prolonger la soirée ; d'où un mal d'estomac assez aigu. Je suis rentré seul. Tout était désert, ce dimanche d'août à onze heures du soir. Rue Vavin, j'ai croisé une jeune femme, belle, élégante, fardée, qui tenait un chien en laisse ; elle a laissé derrière elle une fine odeur de muguet. J'ai longé le Luxembourg, la rue Guynemer vide à perte de vue. Sur une colonne Morris, grande affiche pour un film ; les noms des acteurs (Jane Birkin, Catherine Spaak) sont annoncés en gros – comme si c'étaient des appâts incontestables (mais qui est-ce ? qu'est-ce que je m'en fous ! vous ne voyez me déranger pour Catherine Spaak, etc.). Devant le 46, rue de Vaugirard, (maison fourre-tout d'activités protestantes), une silhouette attrayante de

garçon ; il entre avant que je puisse le voir. Au lit, sans me forcer à lire les pensums modernes, je reprends tout de suite Chateaubriand : page étonnante sur l'exhumation de Napoléon à Sainte-Hélène.

28 août 1979

Toujours cette difficulté à travailler l'après-midi. Je suis sorti vers six heures et demie, à l'aventure ; aperçu rue de Rennes un gigolo nouveau, cheveux sur la figure, mince boucle à l'oreille ; comme la rue B.-Palissy était entièrement déserte, nous sommes parlé ; il s'appelait François ; mais l'hôtel était plein ; je lui ai donné de l'argent, il m'a juré d'être au rendez-vous une heure plus tard, et naturellement il n'y était pas. Je me suis demandé si j'avais eu vraiment tort (tout le monde s'exclamerait : donner à l'avance de l'argent à un gigolo !), et je me suis dit que, puisque au fond je n'avais pas tellement envie de lui (ni même de coucher), le résultat était le même : couché ou non, à huit heures je me serais retrouvé au même point de ma vie ; et, comme le simple contact des yeux, de la parole, m'érotise, c'est cette jouissance que j'ai payée. Plus tard dans la soirée, au Flore, non loin de notre table, un autre, angélique avec ses cheveux longs coupés d'une raie au milieu ; de temps en temps il me regarde ; m'attire sa chemise très blanche ouverte sur sa poitrine ; il lit *Le Monde* et boit du Ricard, je crois ; ne part pas, finit par me sourire ; il a de grosses mains, qui démentent la douceur et la délicatesse du reste ; c'est de ses mains que j'induis le gigolo (il finit par partir avant nous ; je l'arrête, parce qu'il sourit, et prends un vague rendez-vous). Plus loin, toute une famille, agitée : enfants, trois ou quatre, hystériques (toujours, en France) : ils me fatiguaient à distance. – En rentrant, à la radio, j'ai appris l'attentat de l'IRA contre Lord Mountbatten. Tout le monde est indigné, mais personne ne parle de la mort de son petit-fils, gosse de quinze ans.

Urr, 31 août 1979

Calé dans le fauteuil d'osier, fumant mon cigare, je regardais la TV (un quelconque Grand Echiquier, comportant assez de musique pour ne pas trop m'ennuyer). Rachel et M., qui étaient

1. [En note, en haut de page :] Mettre au passé composé.

sortis faire un tour d'après-dîner, sont revenus me chercher, tant, paraît-il, le soir était beau. J'ai d'abord été agacé : quoi ! pas une minute sans qu'on me demande quelque chose, fût-ce pour mon bien ; puis je suis sorti avec eux, malheureux du mouvement de colère, de séparation que j'avais eu contre eux, contre M. (car elle suivait), si affectueux, si naïf, si sensible à ce qui est beau, comme l'était mann. Le crépuscule, déjà avancé, d'une beauté extraordinaire, presque étrange à force de perfection : un gris ouaté et léger pas triste, des bancs de brume au loin de l'autre côté de l'Adour, le chemin bordé de maisons paisibles pleines de fleurs, une demi-lune d'or, véritablement, des bruits de grillons, *comme autrefois* : noblesse, paix. J'ai eu le cœur gonflé de tristesse, presque de désespoir ; je pensais à mann, au cimetière où elle était, non loin, à la « Vie ». Je sentais ce gonflement romantique comme une valeur et j'étais triste de ne pouvoir jamais le dire, « valant toujours plus que ce que j'écris » (thème du cours) ; désespéré aussi de ne me sentir bien ni à Paris, ni ici, ni en voyage : sans abri véritable.

Paris, 2 septembre 1979

Rentré d'Urt hier dans l'après-midi ; avion bondé d'un public stupide : gosses, familles, femme qui a vomé dans le sac de papier à côté de moi, adolescent qui ramenait une chistera. Tassé dans le fauteuil, sans même avoir détaché ma ceinture, sans faire un mouvement, pendant une heure, j'ai lu un peu des *Pensées* de Pascal, retrouvant sous « la misère de l'homme » toute ma tristesse, mon « cœur gros » d'U. sans mann. (Tout ceci vraiment impossible à écrire : quand je pense à la sécheresse et à la tension de Pascal.) A l'arrivée, tout était lourd, gris. Le soir, dîner chez J.-L. (U. n'est pas là) : il avait fait un rôti (trop cuit), il y avait des avocats avec une sauce vinaigrette très noire, des melons français et espagnols, du pain de Monoprix sous plastique, du vin en carafe. Darlame a parlé beaucoup (très vite un peu saoul de vin) ; j'ai compris au bout d'un certain temps que c'était plus ou moins pour moi (pour me séduire) ; il y a depuis longtemps un contentieux entre nous et, pour la première fois, il y avait de sa part une action de langage positive ; mais j'étais gêné par la présence d'Eric M. et de J.-L. P. Quand je suis parti, tôt, il a voulu partir avec moi ; dans l'ascenseur, je l'ai embrassé, j'ai mis ma

tête dans son cou ; mais, soit que ce ne fût pas son « genre », soit autre réticence, il n'a répondu qu'impartialement. Je l'ai raccompagné en taxi, lui tenant la main, jusqu'à Clichy (tout Paris traversé). A table, on a parlé « des femmes ». Le soir, fatigué et énervé, au lit (radio impossible, musique ultra-moderne, sons en croches de bique), j'ai lu les petites annonces de *Libé* et du *Nouvel Obs* : vraiment rien d'intéressant, rien pour les « Vieux ».

3 septembre 1979

Les Deux Magots ayant rouvert, il y a moins de monde au Flore ; l'intérieur est presque vide. J'y lis, en levant souvent la tête, mais non sans profit, les *Pensées* de Pascal. Non loin, un groupe excité (déjà vu) : folles genre mode, avec au centre un petit bout de fille très hystérique (elle montre des photos, parle, tartine un toast, tous doigts levés). Un nouveau arrive. A ce joli garçon, qui se pavane : « Vous avez de grands pieds » (je ne vois qu'eux, dans des chaussures blanches). Renaud C. passe, tout bleu, des yeux à la chemise ; je ne connais pas d'être moins métaphysique – c'est-à-dire plus « ironique » (avec le léger désagrement que cela comporte) ; passent aussi François Flahault et Madeleine aux grands yeux ; embrassades à l'arrivée et au départ ; elle doit trouver que c'est beaucoup. Jean-Louis P. ne veut pas dîner au Flore (sans doute résiste-t-il à s'y faire voir avec moi, c'est-à-dire à passer pour « entreteu », vu la différence d'âges ?). Nous avons dîné, inconfortables, à la Malène. Je sais qu'André lui a téléphoné de Hyères et qu'au fond il a envie de le rejoindre en partant le soir même ; par dépit, générosité, fatalisme, fantasmagorie seigneuriale, je le convaincs de partir. Il me quitte à neuf heures, je me retrouve seul, assez triste – décidé à renoncer (mais comment le lui dire ? ne serait-ce pas indigne de ne plus le voir, sous prétexte que... ? c'est pourtant ce que je voudrais, désirant nettoyer ma vie de toutes ces queues de ratage). Je suis allé au Flore reprendre les *Pensées* de Pascal en fumant mon cigare. Un grand gigolo brun, que je connais de vue, est venu me dire bonjour, il s'est assis, a pris un citron pressé ; il s'appelle Dany, est de Marseille ; très peuplé, a du mal à s'exprimer. Je le sens cafardeux ; il sort de l'armée, attend d'entrer en stage de dessin industriel ; il n'a pas de logement et ne se plaint que de cela ; va d'un copain à l'autre, a des affaires à la gare ou chez l'un, etc. ; ah, s'il pouvait avoir

un studio ; bref, il est dans la merde (discours, malaise ; en plus, de la merde). Pour le reste, discours typique du gigolo : c'est-à-dire discours chaste où la chose n'est jamais nommée. Chaque fois que j'insiste pour lui faire dire qu'il est vraiment prêt à coucher avec moi, il répond : « Je suis libre. » – Dans la nuit, réveil à cinq heures ; je pense avec amertume et tristesse à l'échec de ma relation avec J.-L. P.

5 septembre 1979

Etant fatigué de travailler, je suis sorti plus tôt ; ne voulant aller au Flore, où j'avais rendez-vous à huit heures avec F. W. et Severo, je suis allé lire *Le Monde* à la terrasse du Royal-Opéra ; les autos sont revenues, ce n'était plus la déshérence d'un soir d'août, que j'avais savourée. Seul, en détresse, un gig que je connais, José, longiligne blafard aux yeux bleu clair ; j'évite son regard car une fois de plus j'ai oublié de lui porter le livre qu'il me demande, signé de moi (je ne sais qui lui a dit que j'écrivais), et chaque fois il insiste ; et puis j'ai envie de lire le journal ; je finis par lui parler ; maintenant il travaille au Continental ; je lui dis : « C'est bien ? », pensant à la clientèle ; il me répond que, quand ce n'est plus dans la pénombre (me signalant ainsi que par sa situation il connaît l'envers des choses), ce n'est pas très propre, malgré l'apparence moderniste. Avec F. W. et Severo, nous sommes allés dîner chez Bofinger. En sortant et nous dirigeant vers l'auto garée au pied de la statue de Beaumarchais (Severo répète tout le temps qu'il veut habiter là), F. W., dans l'un de ces accès de solennité et d'affection qu'il a parfois, typiquement (je les redoute toujours, sachant qu'il va me parler de moi avec l'intérêt d'un Juge aimant, et je me sens immédiatement changer de corps, devenir un enfant fuyant), enchaînant sur un commentaire du livre *M/S*, dont j'avais dit – et que dire d'autre ? – que cet univers m'était absolument inaccessible, F. W., donc, me dit qu'il faudra un jour que je m'explique sur les parties refusées de ma sexualité (en l'occurrence le sado-masochisme), dont je ne parle jamais ; j'en ai une certaine irritation : d'abord, en toute logique, comment s'expliquer sur ce qui n'est pas ? On ne peut que constater ; et puis, c'est décourageant cette vogue – cette doxa – de constituer le sado-masochisme en norme, en normal, dont il faut expliquer les défaillances. – Dès le début de la soirée, Severo avait l'idée fixe

d'aller voir un bar qu'on lui avait signalé rue Keller, près de la Bastille, bar-cuir. Comme il ne lâche jamais ce genre d'idées, nous y allons en promenade, F. W. et moi souhaitant tout bas de ne rien trouver ; dans la rue Keller, atteinte après avoir découvert une adorable échappée d'immeubles, un clocher rond (N.-D. d'Espérance ?), une fenêtre éclairée orange, vrai morceau d'Italie, un bar est violemment éclairé, rien de clandestin, des éclats de voix en sortent ; la porte est ouverte ; c'est plein de Noirs, dont l'un gesticule et agresse le patron, noir aussi. Soulagés, nous abandonnons. La nuit est douce. L'auto traverse le quartier, plein de jeunes hommes, j'ai envie de me promener, mais j'ai un peu mal à l'estomac (moi qui avais vanté le Bofinger, généralisant la nécessité d'aller dans de bons restaurants pour ne pas être malade), et j'ai la flemme de faire arrêter l'auto avant chez moi – car avec F. W. et Severo je ne le fais jamais, et l'habitude est un peu comme un petit surmoi. Rentrant seul, singulier lapsus, qui me fait mal, je monte l'escalier et dépasse sans y penser mon étage, comme si je rentrais à notre appartement du cinquième, comme si c'était autrefois et que man dû m'attendre. Lu au lit des textes de Khomyeni : abasourdi ! C'est tellement « scandaleux » que je n'ose m'indigner : il doit y avoir une explication rationnelle à ce délire anachronique ; ce serait trop simple d'en rire, etc. Bref, le *Paradoxe* m'appelle.

7 septembre 1979

Au Flore, où, fatigué, je discute péniblement, parcimonieusement – peut-être parce que ni le texte ni le type, très contracté quoique joli, ne m'excitent – avec Jean G. de son manuscrit de roman (je fais quelques critiques pour lui montrer que je suis coopératif, mais j'ai l'impression qu'il les prend « en soi » et se ferme), un ancien gigolo marocain (Alami ? Alaoui ?), connu il y a au moins dix ans et qui depuis, chaque fois qu'il me voit, me raconte son histoire et me tape, surgit, se met à me narrer une sombre histoire d'héritage (une femme qui l'aimait est morte, en lui laissant une villa à Cannes, mais il y a des difficultés, la police le soupçonne d'être un maquereau, etc.), et s'installe carrément à notre table pour faire son récit plus à l'aise. Je refuse (l'impolitesse est ce qui me donne une énergie de refus) ; il a un geste de colère et bouscule les chaises en partant brusquement.

Le soir nous sommes allés au petit chinois de la rue de Tournon avec Bernard G. et son (nouveau) ami italien, Ricardo; au début rien, mais peu à peu il me plait, à cause d'une sorte de netteté corporelle (mains, poitrine par l'échancrure de la chemise blanche) : le trio du Désir se forme fatalement, B. G. m'ayant, par son choix, désigné *qui je dois désirer*. Je les envie d'être en couple, de partir ensemble le lendemain pour Vienne. Je les quitte tendrement – mais en moi-même un peu amèrement, car ils partent pour longtemps et puis de toute manière...

8 septembre 1979

Hier soir, dîner à la Palette avec Violette. À côté de nous, un Noir mange seul : sobre, silencieux, discret; fonctionnaire ? Pour finir, il prend un yaourt et une verveine. La soirée est chaude, la rue pleine de monde et d'autos (défilé monstrueux de motocyclistes). Je la prolonge en allant vers onze heures au Flore, ingrat; un type, quelque peu avorton, s'assoit à côté de moi et tout de suite me parle. Agacé, je m'enfonce dans mon journal. Très difficile de lire son journal tranquille.

9 septembre 1979

Soirée : pas grand-chose à dire : au Rest 7 avec les amis; c'était un bon moment d'amitié, malgré l'environnement stupide (femmes âgées très peintes, public toute-surface-dehors). Mais l'après-midi de ce samedi, sorte de drague variée et comme libre, insatiable : d'abord au Bain V, nul : aucun des Arabes que je connais, aucun d'intéressant et beaucoup d'Européens constipés; seule singularité, un Arabe, pas jeune mais pas mal, s'intéresse aux Européens. Visiblement sans demander d'argent, il leur touche la queue puis passe à un autre; on ne sait ce qu'il veut. Paradoxe pur : un Arabe pour qui existe le zöb d'un autre et non seulement le sien (qui est son ego). Monologue interminable, prolix (nullement une conversation) du patron, qui raconte ses débâtres dans un hôtel tunisien (nourriture infecte et tous les jeunes Tunisiens le draguaient avec impudence, explique-t-il, hypocritement réprobateur). J'avais l'idée d'aller chercher un gig à Montmartre; c'est peut-être pour cela que, de mauvaise foi, je

n'ai rien trouvé à Voltaire. Il fait très orageux, des gouttes de pluie lourdes, beaucoup d'autos. À la Nuit, absolument rien (mirage de la ruineur qui dit qu'il faut y aller à cinq heures du soir). Cependant arrive un grand brun au visage assez fin, un peu étrange; son français est rude, je le prends pour un Breton; non, il est de mère hongroise, de père russe blanc (?), bref yougoslave (très doux, très simple). Mme Madeleine qu'on m'avait dit très malade (d'un infarctus) surgit, grosse et clopinant de sa cuisine, où traîne sur la table une aubergine; est en train de sortir un beau Marocain qui voudrait bien m'accrocher et me regarde longuement; il attendra dans la salle à manger que je redescende, paraît déçu que je ne le prenne pas tout de suite (vague rendez-vous pour le lendemain). Je sors léger, bien physiquement, toujours dans mes idées de régime, j'achète un pain (décidé à un régime très sobre, mais non censurant), très croustillant, dont je grignote le bout; la croûte s'effrite dans le métro que je prends, avec changements compliqués – mais je suis têtue –, pour aller voir la pression barométrique, av. Rapp, afin de régler mon nouveau baromètre. Dans le taxi de retour, orage et forte pluie. Je traîne à la maison (je mange du pain grillé et de la feta), puis, me disant qu'il faut que je perde l'habitude de *calculer* les plaisirs (ou les dérives), je ressors et vais voir le nouveau film porno du Dragon : comme toujours – et peut-être encore plus –, lamentable. Je n'ose guère draguer mon voisin, pourtant possible sans doute (peur idiote d'être refusé). Descende à la chambre noire; je regrette toujours ensuite cet épisode sordide où je fais chaque fois l'épreuve de mon délaissement.

10 septembre 1979

Hier, en fin d'après-midi, au Flore, je lissais les *Pensées* de Pascal; à côté de moi un adolescent mince au visage très blanc, glabre, joli et étrange, insensuel (pantalons de simili-cuir), était affairé à recopier sur un cahier, les prenant sur des feuilles volantes, des phrases, des schémas; on ne savait si c'était de la poésie ou des mathématiques. Le gig Dany, sourcils noirs et pull rouge, vient à mes côtés, boit un citron pressé, car, dit-il, il a mal à l'estomac, mangeant trop de sandwiches – et parfois ne mangeant rien du tout d'une journée; il n'a toujours pas de logement; ses mains, lourdes, sont moites. Dehors, il fait orageux, il

y a des gouttes de pluie – et naturellement pas de taxi. Avec Saïl T., ce soir nullement excentrique, costume gris de ville, chemise rouge, nous renonçons à Bofinger et allons au petit chinois de la rue de Tournon. Saïl paraît déprimé et la soirée se traîne, je m'ennuie, m'intéresse à nos voisins : une négresse opulente à qui le petit serveur vietnamien fait un gringue saccadé, deux Français dont l'un est assez beau ; il a posé à côté de lui sa trousses de poche et dessus des clefs ; l'autre descend pisser deux fois ; ils parlent de tennis, prononcent très à la française *Flushing Meadows*, *Wimbledon*, boivent du rosé. C'était pourtant le soir où le jeu posé en juillet devait se résoudre, Saïl devait me donner sa réponse. Mais je ne le désirais plus, j'étais fatigué, sans même l'entrain de finir le jeu. Je n'ai rien dit, et lui non plus, bien sûr. Après tout, c'était ça la double réponse. Excellente méthode pour éponger le désir : contrat à long terme ; cela tombe tout seul. Au lit, fini le *Dante* de Renucci ; que c'est mauvais ! Je n'en tire rien.

12 septembre 1979

Au cocktail américain pour Richard Sennett (admirable : toute une sociologie sur le fait que lui, ne peut s'exprimer face à l'autre, comme si l'expression était une valeur supérieure, qui va de soi), où Morin, Foucault et Touraine, piégé (on avait annoncé un cocktail, c'était un débat), je ne pensais qu'à mon rendez-vous avec Olivier G. Nous sommes allés dîner chez Bofinger mais cela m'a paru moins bon et moins agréable, la cote doit monter, trop de monde, le champagne pas assez froid, etc. Nous avons ensuite descendu à pied, lentement, la rue Saint-Antoine et la rue de Rivoli, il faisait doux, un peu brumeux, c'était désert (ce sont des quartiers de jour). J'étais légèrement préoccupé de la manière dont nous devions nous quitter (hésitant toujours sur la conduite du Désir), mais en même temps je me laissais aller. Nous avions eu une assez bonne conversation et O. semblait bien (quels beaux yeux il a). Nous avons pris un tilleul dans un café de la place du Châtelet ; c'était un peu étrange. La séparation s'est bien déroulée ; O. n'a pas voulu venir à la maison – ce que j'avais prévu, et moi j'en avais peur (à la fois pour mon désir et mon sommeil) ; nous avons pris rendez-vous pour le déjeuner de dimanche et nous nous sommes quittés place du Châtelet ; il ne m'a pas embrassé, mais je n'en ai pas eu de blessure comme c'eût été le cas autre-

fois. Je suis rentré à pied par Saint-Michel et la rue Saint-André-des-Arts ; je voulais encore voir – quoique fatigué – des visages de garçons ; mais il y avait tant de jeunes que c'en était hostile. Le Dauphin était presque désert ; seul à un bout de la terrasse, un adolescent noir, aux longues mains fines, en blouson rouge.

14 septembre 1979

Vaine Soirée. Il fait à la fois orageux et pas chaud : un vent de pluie, hostile ; je ne sais comment m'habiller pour sortir ; finalement je mets un blouson bleu, acheté à N. Y., pratiquement tout neuf (j'y replace la doublure à glissière) ; il m'engonce, les manches sont trop longues, il n'a pas de poche intérieure, je me sens bourré d'objets, au risque de les perdre – comme je perdis mon étui à cigares à cause du même blouson ; déjà, je ne suis pas à l'aise dans la Soirée. Il y a, au musée d'Art moderne (quartier sinistre), vernissage des peintres de Pleynet ; je suis surpris, je trouve cela immédiatement beau, rayonnant, plein de couleur ; ceux qui m'ennuient, ce sont ceux que je connais, les théoriciens, les tristes (Devade, Cane, Dezeuze) ; il y a beaucoup de monde, des conversations de vernissage. (« Il y a beaucoup de merdes, mais pas tout », dit un monsieur vulgaire et lunette qui écrit quelque chose sur un carnet : réponse, probablement insincère et peureuse, à deux malabars qui parcourent l'exposition avec une agressivité provocante.) Je vois Sollers, Pleynet, puis je file à l'anglaise, ne sachant jamais regarder longtemps une exposition. Je marche un peu vers l'Alma avec Lucien Naise : très gentil, mais je n'arrive pas à être complice de ses propos (pourtant flatteurs, inconditionnels – ou à cause de cela ? car cela m'oblige à « me tasser » et je n'aime rien de qui embarasse ma réponse) ni (surtout) de son corps, un peu suant, insensuel. Je suis déjà paralysé par l'ennui d'aller à la première au Gymnase de *No man's land*, de Pinter – peut-être à cause de mon blouson ; j'hésite. J'ai envie d'un champagne, que je vais prendre au bar de Chez Francis ; c'est un restaurant, le bar ne sert qu'au bavardage des garçons, qui y font leurs comptes et y étalent leurs billets. Je prends le métro, comme pour une corvée. Boulevard Bonne-Nouvelle, tout est sinistre ; il fait froid, l'humanité est déjetée, plein de petits restaurants prétentieux (à chaises tarabiscotées) et sordides, plein de cinémas de troi-

sième zone ou porno. Comme j'étais en avance d'un quart d'heure, désespéré à l'idée d'attendre dans une salle de première, avec mon blouson, ne sachant que faire, supputant qu'un simple café ne me prendrait pas un quart d'heure (et les cafés si déshérités), j'ai marché le long du Boulevard; ce qui fut fatal au Pinter; car je renonçai à revenir à temps sur mes pas (au fond : aucune *conséquence*) ; j'avais envie d'aller au Flore, mais c'était trop tôt et c'eût fait la soirée trop longue ; j'ai cherché un cinéma : rien ne me plaisait, ou le film était commencé ; je trouvais cependant un ciné où l'on donnait le film de Plalat sur les adolescents qui passent leur bac (J.-L. m'en avait dit le plus grand bien, il est vrai à sa manière, c'est-à-dire hors de tout critère esthétique, et selon des impressions affectivo-intellectuelles qui ne tiennent qu'à lui). Le film, quoique parfait, en un instant, et justifiant tout le bien qu'on en pense, m'a été pénible : je n'aime guère les descriptions véristes de « milieu » social ; il y avait comme une sorte de racisme « jeune » (on se sentait absolument exclu), c'était abusivement hétéro, et je n'aime pas ce type très actuel de message où il faut sympathiser avec des paumés (horizon bouché de la jeunesse, etc.), dont tout l'univers est imbécile : les arrogances du paumé, telle est l'époque. En sortant du cinéma et allant vers l'Opéra, des groupes de jeunes ; une fille fait une réflexion comme dans le film. Le film est « vrai » puisqu'il continue dans la rue. Arrivant à Saint-Germain, un peu plus haut que le Drugstore, un très beau gigolo blanc m'arrête ; je suis surpris par sa beauté, la finesse de ses mains, mais, intimidé et fatigué, j'allègue un rendez-vous. Au Flore, à côté de moi, deux créatures laotiennes, l'une trop efféminée, l'autre plaisant par un aspect « garçon » : bout de conversation aimable, mais que faire ? (Toujours la fatigue, j'ai envie de lire le journal.) Ils partent. Je rentre péniblement, hébété par une migraine, et continue Dante, après avoir pris un Optalidon.

17 septembre 1979

Hier, dimanche, Olivier G. est venu déjeuner ; j'avais donné à l'attendre, l'accueillir, le soin qui d'ordinaire témoigne que je suis amoureux. Mais, dès le déjeuner, sa timidité ou sa distance m'intimidait ; aucune euphorie de relation, loin de là. Je lui ai demandé de venir à côté de moi sur le lit pendant ma sieste ; il

est venu très gentiment, s'est assis sur le bord, a lu un livre d'images ; son corps était très loin, si j'étendais le bras vers lui, il ne bougeait pas, renfermé : aucune complaisance ; il est d'ailleurs vite parti dans l'autre pièce. Une sorte de désespoir m'a pris, j'avais envie de pleurer. Je voyais dans l'évidence qu'il me fallait renoncer aux garçons, parce qu'il n'y avait pas de désir d'eux à moi, et que je suis ou trop scrupuleux ou trop maladroit pour imposer le mien ; que c'est là un fait incontrournable, avéré par toutes mes tentatives de flirt, que j'en ai une vie triste, que, finalement, je m'ennuie, et qu'il me faut sortir cet intérêt, ou cet espoir, de ma vie. (Si je prends un à un mes amis – à part ceux qui ne sont plus jeunes –, c'est chaque fois un échec : A., R., J.-L. P., Saïl T., Michel D. – R. L., trop court, B. M. et B. H., pas de désir, etc.) Il ne me restera plus que les gigolos. (Mais que ferais-je alors pendant mes sorties ? Je remarque sans cesse les jeunes hommes, désirant tout de suite en eux, d'être amoureux d'eux. Quel sera pour moi le spectacle du monde ?) – J'ai joué un peu de piano pour O., à sa demande, sachant dès lors que j'avais renoncé à lui ; il avait ses très beaux yeux, et sa figure douce, adoucie par ses longs cheveux : un être délicat mais inaccessible et énigmatique, à la fois doux et distant. Puis je l'ai renvoyé, disant que j'avais à travailler, sachant que c'était fini, et qu'au-delà de lui quelque chose était fini : l'amour d'un garçon.